

La perception de l'objet indigène chez Lapérouse

Par John Patrick Greene

Professeur de lettres

Il enseigne au département des langues de l'Université de Louisville (Kentucky, Etats-Unis) depuis 1991. Dans ses recherches il examine la représentation des objets de culture matérielle dans le roman et les récits maritimes français des Lumières. Ses recherches ont été publiées dans des livres et revues universitaires américaines, anglaises et françaises. En 2006, son cours sur les explorateurs français du Pacifique a gagné le prix de l'innovation pédagogique de l'Association Américaine des dix-huitiémistes (ASECS).

L'exposition *le mystère Lapérouse* rassemble différents objets, documents, tableaux, etc., qui ont trait à l'expédition qui a quitté Brest en 1785. La vitrine qui est peut-être la plus frappante est celle où l'on découvre des objets retrouvés à Vanikoro qui proviennent des pays et des cultures les plus éloignés de la France et de l'Europe.¹ Savoir que ces objets ont été accumulés au cours du voyage souligne de manière évidente combien a été importante la collecte d'objets pendant l'expédition.² Avant de quitter leur port d'attache, les vaisseaux des expéditions européennes étaient souvent chargés d'objets destinés à être échangés et troqués. Au moment du départ, les membres de l'équipage emportaient avec eux toutes sortes d'idées préconçues sur les civilisations vers lesquelles ils voguaient, idées forgées à partir des récits d'autres voyageurs. Au fur et à mesure que l'expédition progresse, les expériences personnelles, leur perception de la géographie, de l'aspect physique des peuples indigènes, du comportement de ceux-ci, de leur culture matérielle—à savoir les objets—modifie leur regard. Dans mon travail, je compte examiner comment la perception française des objets indigènes débouche sur une lecture française de leur culture et conditionne en grande partie la représentation des peuples indigènes qui en résulte.

C'est ainsi que je soulignerai l'impact qu'ont eu les objets d'origine indigène découverts pendant trois des escales du voyage: celle de Maui, de Lituya Bay et de Tutuila afin de montrer non seulement comment la perception de l'objet a tendance à modeler la perception des peuples qui l'ont fabriqué, mais aussi, comment la perception de Lapérouse évolue au cours du voyage. Les objets de ces cultures du Pacifique que je vais examiner sont les vaisseaux de mer (pirogues), les habitations (cabanes) et les vêtements et ornements.

Nicolas Thomas nous l'explique dans son livre *Entangled Objects*—une étude de la culture matérielle du Pacifique sud—une fois que l'objet est transféré d'une personne ou d'un groupe à un autre, sa fonction est déterminée par le récepteur de l'objet.³ De la même manière, on comprend que dans la rencontre avec l'Autre qui a lieu pendant l'expédition, c'est par l'observation et la réception des objets de culture matérielle du Pacifique que Lapérouse définit les populations indigènes.

Avant d'aborder un examen des objets indigènes trouvés lors de ces trois escales, une, Maoui est plutôt positive tandis que les deux autres, Lituya Bay et Tutuila sont très négatives, je tiens à préciser qu'il ne faut pas examiner ces épisodes de manière isolée. Comme nous venons de le constater, l'expédition de Lapérouse était organisée, en partie, pour constituer selon Catherine Gaziello une *réplique française* aux voyages de Cook. Il va sans dire que les Français étaient évidemment très méfiants lorsqu'ils abordèrent les îles Hawaï où le célèbre navigateur anglais avait été tué par des individus de la population indigène. Quand on rajoute à cela la mauvaise expérience, suite à des vols, de l'escale précédente sur l'île de Pâques, on a toutes les conditions pour craindre une nouvelle expérience très négative. En fait, l'escale se passe très bien pour les Français. Le contact avec la population locale est très bon. Lapérouse se demande même si Cook n'avait pas commis une faute qui aurait provoqué les insulaires. Le fait qu'il n'y ait pas de vols d'objets contribue à ce contact heureux. Ceci démontre néanmoins que les Français abordent chaque escale de cette première partie de l'expédition méfiants, mais prêts à faire l'effort de tenir compte de la culture à la rencontre de laquelle ils vont.

Lors de la plupart des escales, après avoir accosté, les premiers objets indigènes que découvrent les Français sont des pirogues. Puisque les moyens de transport maritime sont un objet partagé par les cultures différentes (européenne et polynésienne) on peut prétendre qu'ils constituent un aspect commun de leur culture matérielle. Sachant que les Français étaient eux aussi des marins, on peut très facilement comprendre le grand intérêt suscité par les moyens de transport sur l'océan. Dans son livre *Pacific Encounters*, Steven Hooper, lorsqu'il parle des explorateurs anglais, souligne l'admiration de ces navigateurs pour les embarcations des indigènes qu'ils rencontraient (n'oublions pas que les Polynésiens étaient également de très grands navigateurs) et même constate que les vaisseaux de mer étaient très valables et constituaient des objets d'échange et de prestige.⁴ Les explorateurs français sont eux aussi admiratifs. Preuve en est la description très positive des pirogues de l'île de Maoui. A l'arrivée des Français, il s'agit de cent cinquante pirogues, chargées de fruits et de cochons qui tentent d'aborder les vaisseaux français. Quarante pirogues sont renversées avant le mouillage réussi des Français. Lapérouse décrit ainsi les pirogues:

Les pirogues étaient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur et à peu près autant de profondeur: nous en pesâmes une à cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtiments que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues,... (Lapérouse 85-86).⁵ C'est une description assez objective et limpide—Lapérouse nous donne tout simplement les statistiques de taille, poids, etc.—un aspect qui sera développé plus tard dans son voyage. Cet intérêt européen pour les embarcations du pacifique semblerait être confirmé par l'évidente fascination de François Blondela, lieutenant de frégate et également artiste qui a dessiné toutes sortes de bateaux au cours du voyage. Même si son dessin est intitulé *Vue du mouillage des frégates françaises à l'île de Mowée* on pourrait prétendre que l'artiste met l'accent sur le contraste entre les bateaux français et les pirogues indigènes (voir la figure 1).⁶

La beauté de l'île de Mowée remonte le moral des membres de l'équipage. Lapérouse nous décrit la scène: *L'aspect de l'île Mowée était ravissant;... Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes et descendre à la mer, après avoir arrosé les habitations des Indiens;... Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable;...* (op. cit. 84-85).

En conséquence, Lapérouse écrira un rapport très positif sur cette escale. L'accueil si chaleureux et impressionnant provoque la réaction suivante: *Je n'avais pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards... ils avaient toujours l'air de craindre de nous déplaire; la plus grande fidélité régnait dans leur commerce* (op. cit. 86).

C'est par l'intermédiaire de l'échange des objets que Lapérouse se rend compte que ce sont d'habiles marchands qui préfèrent négocier chaque article à leur avantage plutôt que de traiter par lot d'objets. Les maisons sont décrites d'une manière assez positive mais encore assez neutre: *elles [les maisons] sont construites et couvertes en paille et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres; les toits sont à deux pentes; la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation et on ne peut y entrer sans être courbé; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir* (op. cit. 91-2).

La seule découverte pendant l'escale qui provoque une réaction négative survient au moment où Lapérouse aperçoit les traces de maladies vénériennes sur les corps des femmes—les corps qui deviennent alors signes et donc objets eux aussi. Au bout de quelques heures seulement l'expédition lève l'ancre et repart. Si le séjour à Mowée s'est bien passé pour les Français, ce n'est pas uniquement grâce à un ravitaillement réussi—c'est surtout, à mon avis, parce que les indigènes ne volent pas d'objets aux Français—un constat qui renforce l'idée que les objets constituent un enjeu primordial dans les contacts entre Français et peuples indigènes du Pacifique.

L'escale suivante à Lituya Bay en Alaska constitue un revirement de plus dans l'expédition de Lapérouse. Après la beauté tropicale de Mowée, on passe à des cimes montagneuses impressionnantes couvertes de neige. De nouveau, les pirogues sont les premiers objets aperçus mais elles ne sont pas décrites explicitement par Lapérouse au début de cet épisode. L'importance des pirogues dans les échanges d'objets est soutenue dans le dessin de Blondela intitulé *Vue de l'intérieur du port des Français* (figure 2).⁷ La découverte d'une pirogue différente et, à son avis, mieux construite, à côté d'un morai (monument funéraire) provoque une situation très intéressante. En fait, Lapérouse se demande si cette pirogue provient de la tribu avec laquelle il est en contact: *Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue. Celle-ci avait des couples, des lisses comme nos canots; et cette charpente, très bien faite avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage; il était si parfaitement cousu que les meilleurs ateliers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail...* (op. cit. 116). Pourrait-on prétendre que la perception moins positive de la pirogue utilisée par la population indigène de Lituya Bay comparée à celle qu'il trouve à côté du morai sert à influencer son opinion de cette tribu? En effet, on voit dans les dessins de Blondela des représentations graphiques de ces pirogues différentes (voir la figure 3⁸ et la figure 4⁹).

Le séjour à Lituya Bay du 3 au 30 juillet donne beaucoup plus de temps à Lapérouse pour rencontrer, marchander, analyser et étudier la population indigène. Pour les Français, cette expérience ne se révélera pas positive. Les maisons en *appentis* sont décrites ainsi:

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des flétans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit à vingt personnes logaient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfants d'un côté, et les hommes de l'autre (op. cit. 123). De nouveau, on retrouve une représentation négative des femmes qui sont les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées (op. cit. 126). Leurs ornements attirent l'attention à la fois de Lapérouse et d'un artiste de l'expédition—cette fois-ci, c'est Duché de Vancy (voir la figure 5).¹⁰ Selon Lapérouse, *Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives... de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces* (op. cit. 126). Encore une fois, une lecture du corps féminin constitue pour les Français un signe indicateur de l'état de la culture—un aspect qui semblerait soutenir la thèse de Lévi-Strauss que les femmes peuvent devenir, par le mariage, des objets d'échange. Ceci dit, Lapérouse décrit également les hommes et il s'intéresse beaucoup aux poignards en fer qu'ils portent autour du cou. La vue de ces objets débouche sur un commentaire à propos du comportement des indigènes, un comportement qui est, à son avis, souvent basé sur la violence. Ceci correspond à l'idée que les Européens ont tendance à apprécier les choses et les formes qu'ils reconnaissent mais méprisent ce qui ne correspond pas aux critères de beauté européennes--une situation que l'on retrouve souvent dans la description des idoles religieuses.

Juste avant son départ, Lapérouse tire sa conclusion sur les habitants de Lituya Bay: *Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitants des îles de la mer du Sud...* (op. cit. 128). Comme cela a déjà été le cas à l'île de Pâques, ce jugement est provoqué par le vol d'objets de l'expédition. Sous la plume de Lapérouse, les indigènes subissent une transformation régressive (le contraire d'une transformation anthropomorphique) et deviennent des animaux sauvages. Ainsi Lapérouse perd de son objectivité, influencé qu'il est par la perte des vingt-et-un membres de l'expédition dans le désastre de Lituya Bay. C'est à la suite de cet incident que la description devient plus subjective et beaucoup plus amère—en fait, c'est à partir de ce moment de la narration que l'on trouve les citations les plus utilisées par les chercheurs qui tentent d'accuser le navigateur d'une grande antipathie envers les peuples indigènes: *La nature devait à un pays aussi affreux des habitants qui différassent autant des peuples civilisés le site que je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées: aussi grossiers et barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler...* (op. cit. 121-2). C'est en pensant aux objets qui ont été volés et en

s'appuyant sur l'idée qu'il se fait des objets indigènes que Lapérouse conclut qu'il y a un lien entre la géographie d'un pays et la culture de ses habitants—une idée qui sera contredite lors de l'escale à Maouna.

Le récit de l'escale de Lituya Bay s'achève sur une discussion à propos des arts et de l'industrie de ses habitants. Si ce n'était les commentaires négatifs précédents, on pourrait affirmer que Lapérouse avait beaucoup d'admiration pour ce peuple—mais n'oublions pas encore que c'est une admiration qui porte sur la capacité de ce peuple à créer sa propre culture matérielle—à savoir sa capacité à fabriquer des objets. L'importance des objets pour Lapérouse est encore soulignée quand il constate que, après le désastre, *chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite* (*op. cit.* 108).

La dernière escale que je discuterai dans cet essai est celle de Tutuila (aux îles Samoa) qui suit celle de Kamchatka. Comme on peut l'imaginer, ce long voyage vers le sud a usé physiquement Lapérouse et les membres de son expédition. Le fait d'apercevoir la terre ne signifie pas forcément une escale puisque les conditions ne permettait pas toujours un mouillage convenable et Lapérouse était, avant tout, un marin qui faisait preuve d'une grande responsabilité lorsqu'il s'agissait du bien être de ses hommes. Après être passé près d'autres îles, les Français arrivent à Tutuila et sont accompagnés par des pirogues qui cherchent à échanger cochons et fruits. L'aspect physique de l'île provoque chez Lapérouse des commentaires qui rappellent les siens à propos de Mowée et ceux de Bougainville sur Tahiti.

Quand on sait que les Français avaient grand besoin de vivres fraîches, de bois et d'eau fraîche, on peut comprendre leur envie de rentrer en contact direct avec cette population. Quand il arrive sur l'île il y voit ce qu'il a déjà vu ailleurs dans le Pacifique.¹¹ Il décrit un village et une maison louant la qualité du travail des produits fabriqués:

Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle d'environ cent-cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons; ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol formé par de petits cailloux choisis et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenait à un chef; et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour: ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier (*op. cit.* 342-3). Cette citation est à comparer à celles qui ont précédé qui démontrent comment le récit de Lapérouse évolue au cours du voyage.

Même si la chronologie de la rédaction du récit de Lapérouse n'est pas claire, on peut trouver dans sa description de Tutuila, de ses habitants et de leurs objets, certains indices de ce qui va suivre, à savoir le massacre de ses hommes. Il est intéressant de noter qu'il utilise le nom *tayo* (*op. cit.* 335) qui, à son avis veut dire *ami*. En fait, ce mot démontre un sens plus complexe qu'un simple *ami* puisqu'il se réfère à un partenaire d'échange qui comprend toute une hiérarchie dont Lapérouse était peut-être ignorant. Ceci dit, en tant que interprète habile des signes, Lapérouse remarque les cicatrices sur les corps des hommes et se rend compte que malgré un cadre paradisiaque, les insulaires sont capables de confrontations physiques très violentes. De plus, Lapérouse est surpris par leur refus d'accepter du fer et d'autres articles de troc pourtant considérés par les Français comme utiles aux insulaires ceux-ci préférant les rassades qui n'ont, pour les Français, qu'une fonction esthétique. De Langle, dans son désir de vouloir chercher de l'eau dans un village qui paraît idyllique, montre les mêmes idées que son commandant sur le rapport entre le paysage et la culture de la population indigène. L'attaque même semble être provoquée par des erreurs françaises commises lors des distributions de rassades—les objets déterminent le sort de l'expédition encore une fois. Quelle horreur alors pour les Français de perdre non seulement des hommes mais aussi l'illusion de pouvoir connaître une population à travers son contexte géographique, son comportement et sa culture matérielle. La déception de Lapérouse qui suit cet incident est énorme et elle pèse lourd pendant le reste de

l'expédition. En effet, Lapérouse semble avoir subi cette même déception à cause de sa gentillesse sur l'île de Pâques mais avec des conséquences beaucoup moins graves.

Pour conclure donc, si, sur l'île de Pâques et à Lituya Bay, la perception française négative à l'égard de la population indigène était provoquée par les vols, à Tutuila, c'est une attaque violente des guerriers qui marque cette escale. À Mowée, l'escale se passe bien, en partie grâce à l'échange paisible d'objets. L'élément commun entre ces épisodes est que l'action est provoquée par les échanges d'objets de culture matérielle. Même si le récit de Lapérouse ne mentionne pas souvent explicitement la collecte d'objets indigènes pendant l'expédition, nous savons, grâce à l'exposition du Musée de la Marine que des objets indigènes ont bien été réunis au cours du voyage--objets à avoir été finalement ramenés en France, avec deux cents ans de retard. Il nous reste à imaginer les trésors qu'on aurait pu découvrir si l'expédition était rentrée en France.¹²

¹ C'est une vitrine que l'on peut voir en consultant le diaporama de l'exposition au site du Musée (<http://www.musee-marine.fr/public/virtuel/diapo-laperouse/index.html>). Pendant sa communiacion au colloque, le Contre-Amiral Bellec a annoncé que nous pouvons nous attendre à d'autres objets récupérés des fouilles de 2008, y compris une sculpture amérindienne en os qui mesure 8 cm.

² Voir aussi l'inventaire des objets dans la catégorie "ethnologie" à la page 356 du *Mystère Lapérouse: ou le rêve inachevé d'un roi* et la catégorie "ethnographic" à la page 65 de *Lapérouse and the loss of the Astrolabe and the Boussole (1788)*.

³ Thomas 4.

⁴ Hooper 19.

⁵ Pour des raisons de disponibilité, l'édition du *Voyage autour du monde* que j'utiliserai pour les citations est celle de poche éditée par Hélène Minguet (Paris: La Découverte, 1997). Les lecteurs qui souhaitent examiner l'édition définitive du journal de Lapérouse sont conseillés de consulter l'ouvrage de Dunmore et de Brossard.

⁶ *Recueil des dessins* pl. 6, © SHD, département Marine.

⁷ *op. cit.* pl. 8, © SHD, département Marine.

⁸ *op. cit.* pl. 24 bas, © SHD, département Marine.

⁹ *op. cit.* pl. 24 haut, © SHD, département Marine.

¹⁰ *op. cit.* pl. 12, © SHD, département Marine.

¹¹ Pour une discussion des premières interactions entre les membres de l'expédition de Lapérouse et les insulaires de Tutuila voir Tcherkézoff pp. 28-67.

¹² Je tiens à remercier Jean Bousson, Alain Conan, Michel Laffon, Alain Morgat, Serge Tcherkézoff et Hélène Tromparent de Seynes pour leur aide dans la préparation de cet essai.

Bibliographie

Association Salomon (Mikaël Ferloni éd.), *Le Mystère Lapérouse: ou le rêve inachevé d'un roi*, Paris, Edition de Conti, 2008.

Dunmore John et Maurice de Brossard (éds.), *Le voyage de Lapérouse 1785-1788*, 2 vols., Paris, Imprimerie Nationale, 1985.

Gaziello Catherine, *L'expédition de Lapérouse 1785-1788: réplique française aux voyages de Cook*, Paris, CTHS, 1984.

Hooper Steven, *Pacific Encounters: Art and Divinity in Polynesia 1760-1860*, Honolulu, University of Hawaiï Press, 2006.

Lapérouse Jean-François de, *Voyage autour du monde sur l'Astrolabe et la Boussole*, Paris, La Découverte, 1997.

Lévi-Strauss Claude, *Les structures élémentaires de la parenté*, 2e édition, Paris et La Haie, Mouton, 1967.

Recueil des dessins exécutés durant l'expédition du Comte Lapérouse, 1785-1787, Vincennes, Service historique de la Défense, département Marine, 1785-87. © SHD, département Marine.

Stanbury Myra et Jeremy Green (éds.), *Lapérouse and the loss of the Astrolabe and the Boussole (1788): Reports of the 1986 and 1990 investigations of the shipwrecks at Vanikoro, Solomon Islands*, Freemantle, Australian National Centre of Excellence for Maritime Archaeology, 2004.

Tcherkézoff Serge, *First Contacts in Polynesia: The Samoan Case (1722-1848)*, Canberra, Journal of Pacific Studies, 2004.

Thomas Nicolas, *Entangled Objects: Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge (MA) et Londres, Harvard University Press, 1991.